

LE PETIT PROVENÇAL

Journal Quotidien d'Union Nationale

N°14.596 - QUARANTE-DEUXIÈME ANNÉE - LUNDI 22 JANVIER 1917

LE NUMÉRO 5 CENTIMES

75, Rue de la Darse, 75 - Marseille

ANNONCES

Annonces Anglaises, la ligne : 1 fr. Réclames : 1,25 - Pails divers : 0,25
Après Chronique Locale, la ligne : 5 fr. Chronique Locale : 10 fr.
Les insertions sont exclusivement reçues
A Marseille : Chez M. G. Allard, 31, rue Pavillon, et dans nos bureaux
A Paris : A l'agence Havas, 6, place de la Bourse, pour la publicité extra-régionale

ABONNEMENTS
Marseille, Bouches-du-Rhône, Var, Vaucluse, Gard
et Basses-Alpes..... 5 fr. 9 fr. 17 fr.
Autres départements et l'Algérie..... 6 fr. 11 fr. 20 fr.
Étranger (Union postale)..... 8 fr. 17 fr. 30 fr.
Les Abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois
Ils sont reçus à l'Administration du Journal et dans tous les Bureaux de Poste

Interpellation nécessaire

Le Groupe interparlementaire d'Action Nationale s'est réuni à la Chambre et, après un long échange de vues sur les affaires de Grèce, a examiné l'éventualité de porter la question à la tribune, sous forme d'interpellation. Trois noms ont été mis en avant : ce sont les noms de MM. Daniel Vincent, Abel Ferry, Abrami. Le gouvernement acceptera-t-il l'interpellation ? en demandera-t-il le renvoi à une date indéterminée ? De son côté, que fera la Chambre ? Se rangera-t-elle, docile, à l'avis du président du Conseil, quel que soit cet avis ? D'autre part, si M. Briand accepte la discussion immédiate, le débat s'engagera-t-il en séance publique ou en Comité secret ? Autant de questions sur lesquelles on sera fixé lorsque ces lignes paraîtront.

A quelque décision qu'on s'arrête, jamais interpellation ne fut plus justifiée ni plus nécessaire. La situation militaire à Salonique et à Monastir et la situation diplomatique à Athènes sont affreusement confuses. L'inquiétude est d'autant plus grande dans l'opinion qu'on se débat dans une obscurité plus profonde. Il est temps que la lumière se fasse. Nous avons été trop souvent surpris par les événements pour que nous n'ayons pas quelque méfiance à l'égard de l'infailibilité de nos maîtres de l'heure. Qui pourrait perdre de vue que nous sommes en guerre depuis trente mois ? Et qui oserait affirmer, en dépit de notre confiance inébranlable et inébranlée en la victoire finale, que les affaires des Alliés vont aussi bien que nous l'espérons en juillet et août derniers ?

Pour en revenir aux événements de Grèce, je défie bien l'esprit le plus averti et le diplomate le plus sagace de s'y reconnaître. Quel imbroglio comico-tragique ! Aux notes succèdent des ultimatum auxquels on répond par de nouvelles notes suivies de nouveaux ultimatum, qui suivront sans doute de nouvelles notes. Innocent jeu de raquette à l'usage d'une diplomatie stupéfiante ! Jusqu'aux mois eux-mêmes qui perdent leur sens habituel. J'avais toujours pensé qu'après l'ultimatum, il n'y avait plus, quand celui qui en est l'objet ne s'y soumet pas dans le délai qui lui est imparti, qu'à faire parler le canon. La guerre, si féconde en enseignements de toute nature, a changé tout cela, du moins en Orient. Constantin est passé maître en l'art de la jonglerie. Plus boche que sa Sophie et plus beau-frère que roi, il se soumet, comme dit l'autre, sans se soumettre tout en se soumettant. Véritable Protée, il change de forme au gré de son caprice, ou plutôt du caprice impérial de Berlin. Vous croyez le tenir, et il vous échappe, telle l'eau qu'on veut enfermer dans le creux de la main.

Un ultimatum ? — Voilà ! mais je suis tout prêt à l'accepter ! Qui pourrait douter de mes intentions... et de mes sentiments ?

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur dit-il en répétant un vers célèbre. Il jurera par Zeus ! pour s'inspirer de la Grèce antique, et par le « vieux Dieu » germanique, et par le « vieux Dieu » germanique II, que sa parole loyauté, dont il a déjà donné tant de preuves, est pour les Alliés une garantie qu'il observera scrupuleusement toutes les conditions qui lui auront été imposées. Cependant il croit devoir faire observer dans l'intérêt des Alliés, que... Et une note suit. Et la discussion rebondit. Et les chancelleries alliées se laissent prendre encore à la piperie hellénique.

Combien de temps durera ce jeu ? Sans doute jusqu'au jour où le kaiser

jugera le moment venu de faire jeter le masque à son roitelet de beau-frère. Alors c'est le canon grec qui répondra à l'ultimatum de la France, de l'Angleterre, de la Russie et de l'Italie. Constantin saura bien organiser un nouveau guet-apens plus terrible que celui

fut-il pas question dans l'entretien qu'il eut, dit-on, ces jours derniers avec Falkenhayn ?

Mais n'anticipons pas sur l'avenir. Tenons-nous-en au passé, et au passé le plus récent. Comment se fait-il que nous ne connaissions pas encore la version officielle des graves événements qui se sont déroulés à Athènes, au cours des sanglantes journées du 30 novembre, des 1^{er} et 2 décembre ? Partout ailleurs on est renseigné ; en France, pas. Et il se trouve des gens pour reprocher au Parlement sa curiosité indiscrète ! N'est-ce pas plutôt le reproche inverse qu'il faudrait lui adresser, s'il s'obstinait à ne vouloir pas savoir ? Les Français seraient-ils moins capables que les Anglais, que les Italiens et que les Russes de supporter la vérité, toute la vérité ?

Au surplus, nous en savons assez pour être inquiets. Il est deux choses qu'on n'a pas pu cacher à l'opinion publique française. La première c'est l'infâme guet-apens qui a coté la vie à tant de nos marins surpris, confiants et sans défense ; la seconde c'est que le vice-amiral Dartige du Fournet a été, sans bruit et sans explication, relevé de son commandement. Qu'il y ait une relation de cause à effet entre ces deux incidents, nul doute, n'est-ce pas ? Mais alors n'avons-nous pas le droit d'être éclairés sur les conditions dans lesquelles a été tendu l'abominable piège où sont tombés les nôtres ? Pourquoi a-t-on tardé jusqu'ici à en tirer vengeance au juste, comme on voudra ? Le flagrant délit excusait toutes les mesures de sévérité et de rigueur qu'on aurait pu prendre sur le moment. Et Constantin le Fourbe continue à nous bernier ? Et le palais royal est encore debout !

Oui, interpellation nécessaire.

Henri Michel.

Les Tarifs de Chemins de Fer

Paris, 21 Janvier.
M. Herriot, ministre des Transports et du Ravitaillement, ayant soumis à la Commission sénatoriale des finances un projet relatif de 15 % les tarifs de chemins de fer, a bien voulu nous donner à ce sujet les explications suivantes :

En arrivant au ministère, j'ai trouvé un projet de relèvement des tarifs lié à l'augmentation des salaires accordés aux cheminots. Cette dernière mesure porte, vous le savez, sur un total de 80 millions. Les Compagnies étant en déficit depuis la guerre, la question qui se posait était la suivante : La somme nécessaire pour subvenir à cette augmentation de salaires serait-elle payée par l'ensemble des contribuables, ou simplement par ceux qui se servent des chemins de fer ? Le projet que j'ai trouvé ici prévoyait cette seconde solution ; il prévoyait un relèvement des tarifs dans la proportion de 15 %.

D'accord avec M. Clavelle, j'ai établi un contre-projet basé sur des principes nouveaux : au lieu de laisser chaque Compagnie bénéficier du relèvement de ses tarifs, ce relèvement sur tous les réseaux, un total de 100 millions, est réparti entre les Compagnies au prorata de leurs dettes. C'est par ce moyen que les Compagnies de leurs dettes. Ce projet sera soumis mercredi au Comité consultatif des chemins de fer.

Une Usine de Munitions sauta en Allemagne

Amsterdam, 21 Janvier.
On mande de Berlin : Une explosion récente, au laboratoire de munitions de Spandau, a tué 10 ouvriers et en a blessé 20.

904^e JOUR DE GUERRE

Communiqué officiel

Paris, 21 Janvier.

Le gouvernement fait, à 15 heures, le communiqué officiel suivant :
Dans la région de Lassigny, une tentative allemande sur une de nos tranchées, vers Canny-sur-Matz, a été aisément repoussée.

L'ennemi a laissé des prisonniers entre nos mains.

Sur la rive droite de la Meuse, activité intermittente des deux artilleries.

Combats de patrouilles dans le bois des Caurières.

Nuit calme sur le reste du front.

LA VIE CHÈRE

Les Pommes de terre

Les deux questions principales qu'avait à débattre la délégation du Conseil général, à Paris, devant les ministres compétents, l'une sur les fourrages, l'autre sur le tubercule vulgarisé par Parmentier, se liaient ensemble. Il s'agissait, en effet, de pouvoir transporter, à Marseille, les cinquante mille quintaux de foin, nécessaires au bétail, pour son alimentation mensuelle ; en même temps, les cent tonnes quotidiennes de pommes de terre, soixante-dix pour Marseille, trente pour le reste du département.

Tout se résumait donc en une autre question, celle des wagons. On sait que rien ou presque rien n'a été fait, depuis le début de la guerre, pour conjurer une crise de plus en plus nuisible au pays. La construction de wagons à l'intérieur et des commandes dans les États neutres, s'imposaient sitôt après l'invasion du nord de la France.

Sans la pénurie des transports — il est inutile de le répéter — le coût des vivres n'aurait pas augmenté sensiblement. À fin de faciliter, dans la plus large mesure du possible, le ravitaillement du grand port méditerranéen, M. Herriot a engagé M. le préfet, d'accord avec la délégation, de faire grouper les achats de denrées ainsi que des fourrages à destination de Marseille.

Leur transport sera, ainsi, plus aisé. Les délégués ont eu l'impression, très nette, que M. le ministre du Ravitaillement ferait tous ses efforts pour venir en aide à la population des Bouches-du-Rhône.

En ce qui concerne l'emploi des trente-sept wagons, disponibles, des chemins de fer départementaux, le préfet a promis tout son concours pour arriver à ce résultat. De même, pour la circulation des wagons C. A. dans une zone peu éloignée de Miramas.

Ce serait qu'à l'aide de ces combinaisons, sagement préconisées par la délégation, que l'approvisionnement de Marseille ainsi que du département, seraient enfin assurés.

Il y a, en effet, des fêchissements dans l'envoi des pommes de terre, vu le manque de wagons. Quant aux fourrages, ils seraient totalement défectueux, s'ils n'étaient point renouvelés. Les stocks s'épuisent rapidement. La cherté des foins en découle.

Que les promesses ministérielles soient tenues, toutes les mesures seront prises pour les achats des pommes de terre ainsi que des fourrages, en quantités considérables, dans les régions largement approvisionnées.

Au ministère de l'Agriculture, on s'inquiète surtout de la sentence des Parmentiers. Les terres cultivées ou abandonnées ne manquent pas. C'est une question de main-d'œuvre. Il est urgent de la résoudre, soit par le renvoi des classes anciennes, soit par un emploi plus judicieux des prisonniers de guerre ainsi que des réfugiés. Il faut aboutir !

Un Syndicat agricole de Vaucluse a pu acheter, dans le Loiret, des pommes de terre, pour semence, à 18 francs les cent kilos. On sait qu'elles valent plus cher que celles qui servent à la consommation. C'est encore une preuve que ces tubercules sont en abondance dans un grand nombre de départements.

L'essentiel, c'est que tous les moyens de transport soient requis, pour éviter une crise redoutable, pour amener une réduction... surtout après ce que vous m'avez raconté de votre singe. Je connais mon sale caractère ; ça finirait par du vilain.

— Non... plusieurs idées en tête, notamment d'être chauffeur...
— De locomotive ?
— Non... d'auto... d'auto-taxi, bien entendu... parce que là on est son maître...
Mais la sonnette retentissait de nouveau.
— On nous rappelle en scène ! dit Verdurel. Ça va recommencer... Vous ferez bien de vous dépêcher si vous voulez être arrivés à vos places avant le lever du rideau.
— Tout en haut, aux troisèmes, de face, au premier rang.
— Eh ! bien, conclut Verdurel, on vous dira bonjour de la scène.
— C'est ça !
— Et ! demain, cinq heures, sans faute ?
C'est tout !
Les mains des trois hommes se serrèrent hâtivement ; puis Verdurel et Morleau s'inclinèrent devant Mlle Marie, qui Fricoteau prit ensuite par le bras et entraîna vers l'escalier.

À ce moment où le jeune couple venait de disparaître, reprit Morleau en s'adressant à Fricoteau, tu es donc bien libre dans ton régiment ?
— D'abord, mon régiment, ça se borne à mon colonel... dont je suis l'ordonnance... même que je l'ai ramené avec moi...
— Ensuite, je suis de la classe dans trente-six heures.
— Tu es de la classe ?
— Un peu... mon colonel aussi, d'ailleurs.
— Alors, qu'est-ce que tu vas faire ? demanda Morleau.
— Tu vas essayer de rentrer ici ? interrogea à son tour Verdurel.
— Jamais de la vie !... Ça ne me dit plus rien... surtout après ce que vous m'avez raconté de votre singe. Je connais mon sale caractère ; ça finirait par du vilain.

— Non... plusieurs idées en tête, notamment d'être chauffeur...
— De locomotive ?
— Non... d'auto... d'auto-taxi, bien entendu... parce que là on est son maître...
Mais la sonnette retentissait de nouveau.
— On nous rappelle en scène ! dit Verdurel. Ça va recommencer... Vous ferez bien de vous dépêcher si vous voulez être arrivés à vos places avant le lever du rideau.
— Tout en haut, aux troisèmes, de face, au premier rang.
— Eh ! bien, conclut Verdurel, on vous dira bonjour de la scène.
— C'est ça !
— Et ! demain, cinq heures, sans faute ?
C'est tout !
Les mains des trois hommes se serrèrent hâtivement ; puis Verdurel et Morleau s'inclinèrent devant Mlle Marie, qui Fricoteau prit ensuite par le bras et entraîna vers l'escalier.

À ce moment où le jeune couple venait de disparaître, reprit Morleau en s'adressant à Fricoteau, tu es donc bien libre dans ton régiment ?
— D'abord, mon régiment, ça se borne à mon colonel... dont je suis l'ordonnance... même que je l'ai ramené avec moi...
— Ensuite, je suis de la classe dans trente-six heures.
— Tu es de la classe ?
— Un peu... mon colonel aussi, d'ailleurs.
— Alors, qu'est-ce que tu vas faire ? demanda Morleau.
— Tu vas essayer de rentrer ici ? interrogea à son tour Verdurel.
— Jamais de la vie !... Ça ne me dit plus rien... surtout après ce que vous m'avez raconté de votre singe. Je connais mon sale caractère ; ça finirait par du vilain.

— Non... plusieurs idées en tête, notamment d'être chauffeur...
— De locomotive ?
— Non... d'auto... d'auto-taxi, bien entendu... parce que là on est son maître...
Mais la sonnette retentissait de nouveau.
— On nous rappelle en scène ! dit Verdurel. Ça va recommencer... Vous ferez bien de vous dépêcher si vous voulez être arrivés à vos places avant le lever du rideau.
— Tout en haut, aux troisèmes, de face, au premier rang.
— Eh ! bien, conclut Verdurel, on vous dira bonjour de la scène.
— C'est ça !
— Et ! demain, cinq heures, sans faute ?
C'est tout !
Les mains des trois hommes se serrèrent hâtivement ; puis Verdurel et Morleau s'inclinèrent devant Mlle Marie, qui Fricoteau prit ensuite par le bras et entraîna vers l'escalier.

À ce moment où le jeune couple venait de disparaître, reprit Morleau en s'adressant à Fricoteau, tu es donc bien libre dans ton régiment ?
— D'abord, mon régiment, ça se borne à mon colonel... dont je suis l'ordonnance... même que je l'ai ramené avec moi...
— Ensuite, je suis de la classe dans trente-six heures.
— Tu es de la classe ?
— Un peu... mon colonel aussi, d'ailleurs.
— Alors, qu'est-ce que tu vas faire ? demanda Morleau.
— Tu vas essayer de rentrer ici ? interrogea à son tour Verdurel.
— Jamais de la vie !... Ça ne me dit plus rien... surtout après ce que vous m'avez raconté de votre singe. Je connais mon sale caractère ; ça finirait par du vilain.

LA SITUATION

De notre correspondant particulier

Paris, 21 Janvier.

On constate sur tous les fronts des coups de sonde de plus en plus nombreux et de plus en plus fréquents des deux côtés.

C'est la preuve, de la part des adversaires, d'une même vigilance et d'un même désir de se renseigner sur les dispositions de l'ennemi respectif.

Ainsi, on parlait partout être prêt aux grands événements que le relour du beau temps rendra possible, en admettant que l'on attende jusque-là. Les critiques militaires allemands dissertent, à qui mieux mieux, sur les intentions de notre état-major, à qui ils prêtent les projets les plus divers, ce qui indique, tout au moins, que l'ennemi ne se fait aucune illusion sur nos intentions offensives.

En attendant, l'activité des Allemands se manifeste par un nouvel et violent effort en Roumanie, où nos alliés ont subi un échec sur le Sereth, entre Focsani et Braila. C'est un point très délicat de la ligne de défense de nos alliés russes, et il est visible que nous serions obligés de se replier derrière le Pruth, s'ils n'arrivaient pas à contenir l'attaque ennemie de ce côté.

L'opinion française s'est émue, ces jours-ci, des événements de politique intérieure en Russie. Je conçois très bien que ces événements troublent les esprits mal éclairés, sur la situation de nos alliés, mais on aurait tort de s'alarmer à ce sujet.

La France et l'Angleterre ont également traversé des crises qui, dans le fond, ont une grande analogie avec la crise russe. On peut résumer celle-ci d'un mot : les deux partis qui se disputent le pouvoir se reprochent mutuellement de ne pas conduire la guerre avec assez de vigueur, si bien que, quel que soit celui qui l'emporte dans cette lutte, d'ailleurs regrettable, on peut être certain que l'effort de nos alliés n'en sera pas retardé.

La presse allemande, elle-même, n'interprète pas autrement les faits.

Je voudrais dire un mot du projet de gouvernement français relatif à la révision des exemptions et réformés. On a vu dans quel esprit il a été modifié. Tel qu'il est, il répond en partie aux protestations dont nous nous étions fait l'écho. Peut-être conviendrait-il de l'amender en décidant que tous les territoriaux seront dispensés de la révision, et par contre que tous les hommes appartenant au service armé, des classes de l'active qui sont encore à l'intérieur ou dans les services de l'arrière — là surtout

à abat-jour de verre bleu, les Maupré achèvent de dîner...
— Le père et la mère se font face... Madeleine, assise à la droite de la blancheuse, tourne le dos à la fenêtre, sur laquelle les doubles rideaux ont été soigneusement tirés à la chute du jour...
— Aucun des convives ne parle...
On dirait qu'un voile de deuil pèse lourdement sur eux.
— Tous trois songent !
Mais si les pensées des époux Maupré vont toutes à ce que déjà ils appellent leur crime, c'est de Georges seul que se préoccupe la petite Magg.
À cette heure, que fait-il, où est-il ?
Elle sait que Verdurel et Morleau ont dû l'emmener dîner... et elle connaît assez leur amour pour deviner qu'ils ne le quitteront qu'après l'avoir consolé de leur mieux.
Mais la peine du jeune homme est-elle de celles qui s'apaisent en un instant ?
Non...
Sans doute il aura feint de retrouver un peu de calme... Mais, ses deux amis partis, il sera retombé dans le profond désespoir qu'il éprouvait au cimetière de Pantin.
Car l'heure la plus atroce est arrivée : l'heure où il faut rentrer au logis... et s'y retrouver seul, tout seul...
— Comme il va souffrir ! se dit Madeleine.
— C'est possible, elle a fermé les yeux, car elle les sent qui s'emplissent de larmes.
Mais aussitôt, comme par une sorte de mirage, des visions se présentent à elle...
Sur l'écran de ses paupières closes se dessinent des images confuses d'abord, mais qui deviennent de plus en plus nettes, et dans lesquelles se précise bientôt la silhouette d'un homme...
Et elle reconnaît Georges...
— Comme il va souffrir ! se dit Madeleine.
— C'est possible, elle a fermé les yeux, car elle les sent qui s'emplissent de larmes.
Mais aussitôt, comme par une sorte de mirage, des visions se présentent à elle...
Sur l'écran de ses paupières closes se dessinent des images confuses d'abord, mais qui deviennent de plus en plus nettes, et dans lesquelles se précise bientôt la silhouette d'un homme...
Et elle reconnaît Georges...
— Comme il va souffrir ! se dit Madeleine.
— C'est possible, elle a fermé les yeux, car elle les sent qui s'emplissent de larmes.
Mais aussitôt, comme par une sorte de mirage, des visions se présentent à elle...
Sur l'écran de ses paupières closes se dessinent des images confuses d'abord, mais qui deviennent de plus en plus nettes, et dans lesquelles se précise bientôt la silhouette d'un homme...
Et elle reconnaît Georges...

— Oh ! gronda Morleau à l'oreille de Verdurel... faut que ça finisse... faut que ça finisse... ou sinon...
— Patience ! le calma Verdurel... On aura sa revanche... Fricoteau nous la promet... et c'est un homme de parole, Fricoteau...
Une heure plus tard, Bichonin et Mlle Marie sortaient du Théâtre-Français.
La jeune femme de chambre était aux anges. Elle avait vu la première scène du monde, avait été saluée par un colonel, et prise pour la nièce de Monnet-Sully...
Aussi, très reconnaissante à Bichonin de l'excellente soirée qu'il lui avait fait passer, elle ne s'effarouchait pas trop des menues privautés que, d'après faisant, le général marseillais croyait devoir prendre avec elle.
Et, quand ils eurent pénétré dans la maison meublée de la rue d'Alger et gravi les six étages conduisant à leurs logis respectifs, elle n'eût aucune protestation en consultant que Bichonin, dit Fricoteau, possédait l'habileté jusqu'à l'accompagner dans sa chambre... et oubliait ensuite d'en sortir...
— Et, quand ils eurent pénétré dans la maison meublée de la rue d'Alger et gravi les six étages conduisant à leurs logis respectifs, elle n'eût aucune protestation en consultant que Bichonin, dit Fricoteau, possédait l'habileté jusqu'à l'accompagner dans sa chambre... et oubliait ensuite d'en sortir...
— Et, quand ils eurent pénétré dans la maison meublée de la rue d'Alger et gravi les six étages conduisant à leurs logis respectifs, elle n'eût aucune protestation en consultant que Bichonin, dit Fricoteau, possédait l'habileté jusqu'à l'accompagner dans sa chambre... et oubliait ensuite d'en sortir...
— Et, quand ils eurent pénétré dans la maison meublée de la rue d'Alger et gravi les six étages conduisant à leurs logis respectifs, elle n'eût aucune protestation en consultant que Bichonin, dit Fricoteau, possédait l'habileté jusqu'à l'accompagner dans sa chambre... et oubliait ensuite d'en sortir...

— Oh ! gronda Morleau à l'oreille de Verdurel... faut que ça finisse... faut que ça finisse... ou sinon...
— Patience ! le calma Verdurel... On aura sa revanche... Fricoteau nous la promet... et c'est un homme de parole, Fricoteau...
Une heure plus tard, Bichonin et Mlle Marie sortaient du Théâtre-Français.
La jeune femme de chambre était aux anges. Elle avait vu la première scène du monde, avait été saluée par un colonel, et prise pour la nièce de Monnet-Sully...
Aussi, très reconnaissante à Bichonin de l'excellente soirée qu'il lui avait fait passer, elle ne s'effarouchait pas trop des menues privautés que, d'après faisant, le général marseillais croyait devoir prendre avec elle.
Et, quand ils eurent pénétré dans la maison meublée de la rue d'Alger et gravi les six étages conduisant à leurs logis respectifs, elle n'eût aucune protestation en consultant que Bichonin, dit Fricoteau, possédait l'habileté jusqu'à l'accompagner dans sa chambre... et oubliait ensuite d'en sortir...
— Et, quand ils eurent pénétré dans la maison meublée de la rue d'Alger et gravi les six étages conduisant à leurs logis respectifs, elle n'eût aucune protestation en consultant que Bichonin, dit Fricoteau, possédait l'habileté jusqu'à l'accompagner dans sa chambre... et oubliait ensuite d'en sortir...
— Et, quand ils eurent pénétré dans la maison meublée de la rue d'Alger et gravi les six étages conduisant à leurs logis respectifs, elle n'eût aucune protestation en consultant que Bichonin, dit Fricoteau, possédait l'habileté jusqu'à l'accompagner dans sa chambre... et oubliait ensuite d'en sortir...

— Oh ! gronda Morleau à l'oreille de Verdurel... faut que ça finisse... faut que ça finisse... ou sinon...
— Patience ! le calma Verdurel... On aura sa revanche... Fricoteau nous la promet... et c'est un homme de parole, Fricoteau...
Une heure plus tard, Bichonin et Mlle Marie sortaient du Théâtre-Français.
La jeune femme de chambre était aux anges. Elle avait vu la première scène du monde, avait été saluée par un colonel, et prise pour la nièce de Monnet-Sully...
Aussi, très reconnaissante à Bichonin de l'excellente soirée qu'il lui avait fait passer, elle ne s'effarouchait pas trop des menues privautés que, d'après faisant, le général marseillais croyait devoir prendre avec elle.
Et, quand ils eurent pénétré dans la maison meublée de la rue d'Alger et gravi les six étages conduisant à leurs logis respectifs, elle n'eût aucune protestation en consultant que Bichonin, dit Fricoteau, possédait l'habileté jusqu'à l'accompagner dans sa chambre... et oubliait ensuite d'en sortir...
— Et, quand ils eurent pénétré dans la maison meublée de la rue d'Alger et gravi les six étages conduisant à leurs logis respectifs, elle n'eût aucune protestation en consultant que Bichonin, dit Fricoteau, possédait l'habileté jusqu'à l'accompagner dans sa chambre... et oubliait ensuite d'en sortir...
— Et, quand ils eurent pénétré dans la maison meublée de la rue d'Alger et gravi les six étages conduisant à leurs logis respectifs, elle n'eût aucune protestation en consultant que Bichonin, dit Fricoteau, possédait l'habileté jusqu'à l'accompagner dans sa chambre... et oubliait ensuite d'en sortir...

— Oh ! gronda Morleau à l'oreille de Verdurel... faut que ça finisse... faut que ça finisse... ou sinon...
— Patience ! le calma Verdurel... On aura sa revanche... Fricoteau nous la promet... et c'est un homme de parole, Fricoteau...
Une heure plus tard, Bichonin et Mlle Marie sortaient du Théâtre-Français.
La jeune femme de chambre était aux anges. Elle avait vu la première scène du monde, avait été saluée par un colonel, et prise pour la nièce de Monnet-Sully...
Aussi, très reconnaissante à Bichonin de l'excellente soirée qu'il lui avait fait passer, elle ne s'effarouchait pas trop des menues privautés que, d'après faisant, le général marseillais croyait devoir prendre avec elle.
Et, quand ils eurent pénétré dans la maison meublée de la rue d'Alger et gravi les six étages conduisant à leurs logis respectifs, elle n'eût aucune protestation en consultant que Bichonin, dit Fricoteau, possédait l'habileté jusqu'à l'accompagner dans sa chambre... et oubliait ensuite d'en sortir...
— Et, quand ils eurent pénétré dans la maison meublée de la rue d'Alger et gravi les six étages conduisant à leurs logis respectifs, elle n'eût aucune protestation en consultant que Bichonin, dit Fricoteau, possédait l'habileté jusqu'à l'accompagner dans sa chambre... et oubliait ensuite d'en sortir...
— Et, quand ils eurent pénétré dans la maison meublée de la rue d'Alger et gravi les six étages conduisant à leurs logis respectifs, elle n'eût aucune protestation en consultant que Bichonin, dit Fricoteau, possédait l'habileté jusqu'à l'accompagner dans sa chambre... et oubliait ensuite d'en sortir...

— Oh ! gronda Morleau à l'oreille de Verdurel... faut que ça finisse... faut que ça finisse... ou sinon...
— Patience ! le calma Verdurel... On aura sa revanche... Fricoteau nous la promet... et c'est un homme de parole, Fricoteau...
Une heure plus tard, Bichonin et Mlle Marie sortaient du Théâtre-Français.
La jeune femme de chambre était aux anges. Elle avait vu la première scène du monde, avait été saluée par un colonel, et prise pour la nièce de Monnet-Sully...
Aussi, très reconnaissante à Bichonin de l'excellente soirée qu'il lui avait fait passer, elle ne s'effarouchait pas trop des menues privautés que, d'après faisant, le général marseillais croyait devoir prendre avec elle.
Et, quand ils eurent pénétré dans la maison meublée de la rue d'Alger et gravi les six étages conduisant à leurs logis respectifs, elle n'eût aucune protestation en consultant que Bichonin, dit Fricoteau, possédait l'habileté jusqu'à l'accompagner dans sa chambre... et oubliait ensuite d'en sortir...
— Et, quand ils eurent pénétré dans la maison meublée de la rue d'Alger et gravi les six étages conduisant à leurs logis respectifs, elle n'eût aucune protestation en consultant que Bichonin, dit Fricoteau, possédait l'habileté jusqu'à l'accompagner dans sa chambre... et oubliait ensuite d'en sortir...
— Et, quand ils eurent pénétré dans la maison meublée de la rue d'Alger et gravi les six étages conduisant à leurs logis respectifs, elle n'eût aucune protestation en consultant que Bichonin, dit Fricoteau, possédait l'habileté jusqu'à l'accompagner dans sa chambre... et oubliait ensuite d'en sortir...

— Oh ! gronda Morleau à l'oreille de Verdurel... faut que ça finisse... faut que ça finisse... ou sinon...
— Patience ! le calma Verdurel... On aura sa revanche... Fricoteau nous la promet... et c'est un homme de parole, Fricoteau...
Une heure plus tard, Bichonin et Mlle Marie sortaient du Théâtre-Français.
La jeune femme de chambre était aux anges. Elle avait vu la première scène du monde, avait été saluée par un colonel, et prise pour la nièce de Monnet-Sully...
Aussi, très reconnaissante à Bichonin de l'excellente soirée qu'il lui avait fait passer, elle ne s'effarouchait pas trop des menues privautés que, d'après faisant, le général marseillais croyait devoir prendre avec elle.
Et, quand ils eurent pénétré dans la maison meublée de la rue d'Alger et gravi les six étages conduisant à leurs logis respectifs, elle n'eût aucune protestation en consultant que Bichonin, dit Fricoteau, possédait l'habileté jusqu'à l'accompagner dans sa chambre... et oubliait ensuite d'en sortir...
— Et, quand ils eurent pénétré dans la maison meublée de la rue d'Alger et gravi les six étages conduisant à leurs logis respectifs, elle n'eût aucune protestation en consultant que Bichonin, dit Fricoteau, possédait l'habileté jusqu'à l'accompagner dans sa chambre... et oubliait ensuite d'en sortir...
— Et, quand ils eurent pénétré dans la maison meublée de la rue d'Alger et gravi les six étages conduisant à leurs logis respectifs, elle n'eût aucune protestation en consultant que Bichonin, dit Fricoteau, possédait l'habileté jusqu'à l'accompagner dans sa chambre... et oubliait ensuite d'en sortir...

— Oh ! gronda Morleau à l'oreille de Verdurel... faut que ça finisse... faut que ça finisse... ou sinon...
— Patience ! le calma Verdurel... On aura sa revanche... Fricoteau nous la promet... et c'est un homme de parole, Fricoteau...
Une heure plus tard, Bichonin et Mlle Marie sortaient du Théâtre-Français.
La jeune femme de chambre était aux anges. Elle avait vu la première scène du monde, avait été saluée par un colonel, et prise pour la nièce de Monnet-Sully...
Aussi, très reconnaissante à Bichonin de l'excellente soirée qu'il lui avait fait passer, elle ne s'effarouchait pas trop des menues privautés que, d'après faisant, le général marseillais croyait devoir prendre avec elle.
Et, quand ils eurent pénétré dans la maison meublée de la rue d'Alger et gravi les six étages conduisant à leurs logis respectifs, elle n'eût aucune protestation en consultant que Bichonin, dit Fricoteau, possédait l'habileté jusqu'à l'accompagner dans sa chambre... et oubliait ensuite d'en sortir...
— Et, quand ils eurent pénétré dans la maison meublée de la rue d'Alger et gravi les six étages conduisant à leurs logis respectifs, elle n'eût aucune protestation en consultant que Bichonin, dit Fricoteau, possédait l'habileté jusqu'à l'accompagner dans sa chambre... et oubliait ensuite d'en sortir...
— Et, quand ils eurent pénétré dans la maison meublée de la rue d'Alger et gravi les six étages conduisant à leurs logis respectifs, elle n'eût aucune protestation en consultant que Bichonin, dit Fricoteau, possédait l'habileté jusqu'à l'accompagner dans sa chambre... et oubliait ensuite d'en sortir...

— Oh ! gronda Morleau à l'oreille de Verdurel... faut que ça finisse... faut que ça finisse... ou sinon...
— Patience ! le calma Verdurel... On aura sa revanche... Fricoteau nous la promet... et c'est un homme de parole, Fricoteau...
Une heure plus tard, Bichonin et Mlle Marie sortaient du Théâtre-Français.
La jeune femme de chambre était aux anges. Elle avait vu la première scène du monde, avait été saluée par un colonel, et prise pour la nièce de Monnet-Sully...
Aussi, très reconnaissante à Bichonin de l'excellente soirée qu'il lui avait fait passer, elle ne s'effarouchait pas trop des menues privautés que, d'après faisant, le général marseillais croyait devoir prendre avec elle.
Et, quand ils eurent pénétré dans la maison meublée de la rue d'Alger et gravi les six étages conduisant à leurs logis respectifs, elle n'eût aucune protestation en consultant que Bichonin, dit Fricoteau, possédait l'habileté jusqu'à l'accompagner dans sa chambre... et oubliait ensuite d'en sortir...
— Et, quand ils eurent pénétré dans la maison meublée de la rue d'Alger et gravi les six étages conduisant à leurs logis respectifs, elle n'eût aucune protestation en consultant que Bichonin, dit Fricoteau, possédait l'habileté jusqu'à l'accompagner dans sa chambre... et oubliait ensuite d'en sortir...
— Et, quand ils eurent pénétré dans la maison meublée de la rue d'Alger et gravi les six étages conduisant à leurs logis respectifs, elle n'eût aucune protestation en consultant que Bichonin, dit Fricoteau, possédait l'habileté jusqu'à l'accompagner dans sa chambre... et oubliait ensuite d'en sortir...

LA GUERRE

Dans l'attente d'une offensive générale

L'ENNEMI EN ÉCHEC SUR LE FRONT ROUMAIN

Le Service civil obligatoire en Allemagne

Désastreux effets

LA SITUATION

La Situation intérieure en Russie

Un Rescrit du Tzar au prince Galitzine

Les problèmes à résoudre. — Le ravitaillement civil et militaire et la crise des transports

Un Rescrit du Tzar au prince Galitzine

Les problèmes à résoudre. — Le ravitaillement civil et militaire et la crise des transports

Un Rescrit du Tzar au prince Galitzine

Les problèmes à résoudre

DERNIERES DELICIES DE LA GUERRE PAR FIL SPECIAL

Sur le Front italien Communiqué officiel

Rome, 21 Janvier. Le commandement suprême fait le communiqué officiel suivant : Entre la Sarda et l'Adige, mouvements ennemis et duels d'artillerie. Sur le reste du front Trentin et sur le front de Cillie, actions habituelles d'artillerie et de mortiers. Dans la zone de Piava et sur le Garsco, l'activité de nos patrouilles a provoqué de petites rencontres avec des détachements ennemis en reconnaissance. Signé : CADORNA.

Nouveau succès italien en Tripolitaine

Rome, 21 Janvier. Le ministre des Colonies communique la note suivante : Le colonel du général Latini, lancé à la poursuite de l'ennemi en fuite vers l'Est, après la défaite du 16 janvier, l'a atteint le 17 janvier à Agliata où il s'était préparé à une résistance acharnée. Malgré les difficultés, le combat s'est engagé et a duré de midi à 3 heures. L'ennemi a été complètement repoussé et mis en fuite vers le Sud et l'Est. Le général Latini ayant atteint le but fixé par le commandement, le 17 janvier, et qui consistait à battre le malheureux rebelle marocain Zaoura en leur infligeant des pertes sérieuses, est rentré à Zaoura avec sa colonne. Les derniers renseignements annoncent que les rebelles ont eu, dans la journée du 16 janvier, 700 morts et un millier de blessés, et le 17 janvier, 120 morts et environ 800 blessés. Nos pertes sont légères. L'esprit des troupes est toujours excellent.

Le quatrième emprunt national

Rome, 21 Janvier. Un décret autorise l'émission du quatrième emprunt national 5 % exempté de tout impôt présent et futur, jusqu'à concurrence de 400 millions. Le prix d'émission est de 90 francs. La souscription sera ouverte dans le royaume depuis le 5 février jusqu'au 25 février. Des versements pourront aussi être effectués en or et en titres publics émis par les Etats étrangers. Les Italiens résidant à l'étranger, pourront acheter les titres au prix d'émission jusqu'au 25 février en Europe et dans les pays du littoral de la Méditerranée et jusqu'au 28 février dans les autres pays étrangers.

Une Mission militaire italienne à Paris

Paris, 21 Janvier. Le général Lyautey, ministre de la Guerre, a offert, ce matin, à l'Hôtel du ministère, un déjeuner en l'honneur du général Bagarinau, des membres de la mission militaire italienne, venus pour visiter le front. Le marquis de Salvago, chargé d'affaires d'Italie à Paris, ainsi que les attachés militaires d'Italie y assistaient.

Le Repaire des Sous-Marins sur la côte belge

L'état actuel de Zeebrugge. Paris, 21 Janvier. Voici quelques détails sur l'état actuel de Zeebrugge : Le mur du môle est intact et défie les bombardements. L'écrou du canal maritime n'a pas souffert. Un seul obus est tombé jusque-là dans son voisinage, mais n'a endommagé que le pont, qui continue sur la digue. Beaucoup de bâtiments sont démolis. Le Châteauneuf est par terre. Il a été abattu par les Allemands parce qu'il offrait un repaire aux Alliés. Ils ont eu, au moment de l'attaque, l'intention d'abattre le clocher de l'église, mais n'ont pas donné suite à ce projet. Des trains et des remorqueurs circulent continuellement entre Bruges et le port. Il y a beaucoup de sous-marins et de torpilleurs à Zeebrugge. Le bus des Allemands, en capturant les malles hollandaises, dont le port d'attache est à Flessingue, est évidemment de trouver, chez lui, ce qu'il faut pour la guerre. Les communications anglo-hollandaises. Tant que le bus de Zeebrugge existait, cette situation ne changeait pas. D'autre part, les événements montrent combien il est difficile de détruire un pareil repaire, une fois qu'on laisse le temps à l'ennemi de s'y organiser. Il faudrait un bombardement pratiquement continu pour y parvenir.

Un Sergent en Permission arrêté quatre Allemands évalués

Chalon-sur-Saône, 21 Janvier. Le sergent Jourdain, se trouvant en permission chez lui, à Vindey (Saône-et-Loire), lorsqu'il aperçut quatre individus suspects qui cherchaient à manger. Il ne tarda pas à se rendre compte que c'étaient des Allemands évadés du camp de Roanne. Aussitôt, il les arrêta et les remit à la gendarmerie.

DERNIERES NOUVELLES SPORTIVES MATCH DE FOOTBALL RUGBY

Paris, 21 Janvier. Aujourd'hui a eu lieu au Parc des Princes, un match football rugby entre l'équipe des Néo-Zélandais et la Société Lorraine Sport. Le jeu a été des plus vifs et même presque constant. Les deux équipes ont marqué 3 points chacune. Les Néo-Zélandais ont marqué 3 points et les Français 3 points. Le match s'est terminé par un nul (3 points à égalité).

Les Agissements allemands en Espagne

Madrid, 21 Janvier. Le comte de Romanones, président du Conseil, qui chasse activement en Andalousie, en compagnie du roi Alphonse XIII, a adressé, hier, un télégramme au président de l'Association de la presse, M. Miguel Moya, l'informant que mis au courant de la réunion, qui avait eu lieu au sujet des poursuites exercées contre divers journaux, il avait immédiatement demandé au ministre de la Justice d'intervenir auprès du procureur général, pour qu'une attaque personnelle, quel que soit le lieu où elle se produirait, ne soit jamais dirigée contre la presse. On connaît la violence avec laquelle le comte de Romanones, depuis la publication de la note espagnole sur les agissements allemands en Espagne, en particulier la Nacion, se basant sur la prétendue incompatibilité entre les fonctions de président du Conseil et la participation à certaines entreprises commerciales ou pour le journal, a déclaré qu'il était intéressé de voir à ce sujet l'attitude adoptée par le journal conservateur la Epoca, qui, dans son numéro d'hier soir, condamne énergiquement cette campagne et reproche au journal A. B. C., qui avait pris la défense du comte de Romanones, en déclarant que le président du Conseil d'un pays neutre pouvait très bien être intéressé dans une entreprise de contrebande de guerre, de donner à des entreprises commerciales qui contribuent à la prospérité de l'Espagne, la qualification d'entreprise de contrebande. Un président du Conseil qui, dit le journal, usait de ses prérogatives au bénéfice de ses intérêts privés, serait de tous points condamnable, mais tel n'est pas le cas pour le comte Romanones, malgré les insinuations de ses ennemis.

LAIT CONDENSÉ FARINE LACTÉE NESTLE LA MARQUE PRÉFÉRÉE

AVIS DE DECES M. Giudicelli, mécanicien à la Compagnie Générale Transatlantique, et M. Giudicelli, né Colombari, ont la douleur de faire part à leurs amis et connaissances de la perte cruelle qu'ils viennent d'éprouver en la personne de leur fils M. GIUDICELLI Henri, âgé de 8 mois. Les obsèques auront lieu aujourd'hui lundi, à 10 heures du matin, boulevard des Dames, 82.

AVIS DE DECES M. Félix Redon, imprimeur, a la douleur de faire part de la perte cruelle qu'il vient d'éprouver en la personne de M. Emile REDON, né SERIEVS, décédé à l'âge de 82 ans. Les obsèques auront lieu aujourd'hui, le 22 janvier, à 9 heures du soir, rue Breuille, 14. On ne reçoit personne.

Sur le Front russe Communiqué officiel

Pétrograde, 21 Janvier. Le grand état-major russe fait le communiqué officiel suivant : Dans la direction de Kowen, à l'est et au nord-est de Volitzka, nous avons attaqué deux fois par notre feu des parties de la position ennemie. Les réseaux de fils de fer barbelés de l'ennemi ont été endommagés. Nous avons pu enregistrer quelques coups de canon heureux. L'un d'eux a provoqué une explosion dans un abri blindé. L'artillerie lourde ennemie a bombardé nos positions au nord de Bolchovo, sur la rivière Naratovzka, et endommagé un peu nos tranchées dans la région de la station de Skomorski. Au sud de Stanislav, nos éclaireurs ont attaqué un détachement d'éclaireurs ennemis. Dans la région de Zagoozi, et après un combat corps à corps, les Autrichiens ont été, soit passés à la baïonnette, soit faits prisonniers. Sur le reste du front, canonnade.

La Hongrie craint de nouvelles attaques

Zurich, 21 Janvier. En Hongrie, on craint une étonnante offensive russe. Les critiques militaires hongroises écrivent que des indices toujours plus nombreux montrent que les Russes ont un train de préparer une grande contre-offensive. Leurs attaques actuelles sur divers points de l'ensemble de notre front, dit la critique militaire du Pester Lloyd, visent évidemment à maintenir notre commandement suprême dans l'incertitude relativement au secteur où la véritable offensive se déclencherait. Par ces points en apparence sans lien entre eux et qui se produisent dans des secteurs très éloignés l'un de l'autre, l'ennemi se propose en même temps de tâter nos positions et de reconnaître ainsi dans quelle zone notre résistance est vraisemblablement la moins forte.

Les Evénements militaires d'après les Bulletins ennemis

COMMUNIQUE ALLEMAND Zurich, 21 Janvier. Le communiqué allemand du 21 janvier s'exprime ainsi : THEATRE ORIENTAL. — Front Léopold de Boubère : à l'est de Baranovitchi, des tchèques de choc allemand ont pénétré dans les tranchées russes et ont ramené dix-sept prisonniers. Front archiduc Joseph : Dans les Karpatiens orientales, une attaque projetée par l'ennemi le long de la route de Valpurga n'a pu se développer en raison du feu efficace de notre artillerie. De petites tentatives russes ont été repoussées. Front de Macteneger : Avec Nanești, toute la tête de pont défendue encore par opiniâtreté par la Russie est tombée le 19 janvier entre nos mains. Les soldats de Poméranie, de la Vieille-Marche et de la Prusse occidentale ont pris d'assaut plusieurs positions ennemies avec des points d'appui fortement organisés. La localité elle-même a été prise après un combat de rues. Les Russes, qui refusaient les ponts du Sereth, ont été pris de flanc par nos batteries et nos mitrailleuses et ont subi de lourdes pertes. Un officier et 25 soldats, traillonnés et à lance-bombes sont tombés entre nos mains.

COMMUNIQUE AUTRICHIEN

Genève, 21 Janvier. Le communiqué autrichien s'exprime ainsi : THEATRE ORIENTAL. — Après la prise d'assaut de la tête de pont de Nanești, à l'ouest de Nomaalosa, nous avons ramassé 550 soldats prisonniers, deux mitrailleuses et quatre lance-bombes. Dans le secteur de Mestecanest, une puissante artillerie russe a bombardé nos positions dans l'après-midi d'hier. Les tentatives d'attaques consécutives des Russes ont échoué de leur début. Un aviateur austro-hongrois a obligé un appareil ennemi à atterrir près de Marmarossziget. L'appareil et ses occupants sont tombés entre nos mains. Plus au Nord, en ce qui concerne les troupes austro-hongroises, rien d'important à signaler.

THEATRES ITALIEN ET SUB-ORIENTAL

— La situation est sans changement.

Communiqué officiel

Paris, 21 Janvier. Le gouvernement fait, à 23 heures, le communiqué officiel suivant : Au nord de la Somme, nos batteries ont pris sous leur feu et dispersés des troupes ennemies en marche dans la région du mont Saint-Quentin.

Sur la rive droite de la Meuse, grande activité des deux artilleries dans les secteurs de Vacherauville, des Chambrettes et du bois des Caurières.

Au nord du Ban-de-Sapt, après un vif bombardement, nous avons exécuté et réussi un coup de main dans les lignes allemandes, vers Sénones. Rien à signaler partout ailleurs.

Communiqué officiel anglais

L'état-major britannique fait le communiqué officiel suivant : 21 Janvier, 20 h. 50. Nous avons exécuté avec succès, ce matin, un coup de main contre les tranchées allemandes au sud-est de Loos. Des grenades ont été jetées dans des abris garnis de troupes qui ont été détruits. L'ennemi a subi des pertes importantes. Les nôtres ont été légères et nous avons ramené un certain nombre de prisonniers.

Un détachement a également pénétré dans les lignes allemandes, la nuit dernière, au nord de Neuve-Chapelle.

L'artillerie ennemie a montré de l'activité par intermittence au cours de la journée dans les régions de Rancourt, Veaucourt, Serre et dans le secteur d'Ypres. Les positions allemandes ont été bombardées avec efficacité dans le bois de Saint-Pierre-Vaast et les régions de Gommeourt, Arras et Armentières.

Communiqué officiel belge

Le Bureau de la Presse fait le communiqué officiel suivant : Lutte d'artillerie vers Dixmude et sur le front Steenstraete-Hetsas.

LE PARTI SOCIALISTE ET LA GUERRE Un Discours de M. Albert Thomas

Paris, 21 Janvier. M. Albert Thomas a présidé cet après-midi, à la salle des fêtes de la mairie du Pré-Saint-Gervais, une grande réunion organisée par la municipalité à l'occasion du 29 anniversaire de la mort de Jean-Baptiste Samazan, maire de la commune de 1804 à 1914, mort au champ d'honneur. M. Albert Thomas a prononcé au cours de la cérémonie un discours dans lequel nous relevons les passages suivants : Citoyennes, citoyens, A l'heure où nous sommes, à l'heure où pesent, non pas seulement sur le destin du gouvernement, mais sur tous les camarades tant de graves responsabilités, lorsque nous voyons dans l'humanité s'allonger chaque jour des listes de morts, des disparus du parti socialiste, il nous faut au cœur une sorte d'inquiétude et d'angoisse. Nous nous demandons si, autour de nous, il reste encore assez de camarades pénétrés de la vie passée du parti, pénétrés de ses traditions et de son expérience, capables, dans les heures peut-être plus graves encore qui nous attendent, de nous donner les idées et les conseils nécessaires à diriger la vie de la nation et la vie du parti.

Ce que veut l'Allemagne

Qu'est devenue l'Europe, cette Europe où nous cherchions de tous côtés les germes du monde nouveau ? Là-bas, à 100 ou 200 kilomètres de nous, dans les tranchées, dans les camps, dans les usines, les hommes, dans la boue, sous la pluie, supportant héroïquement mille souffrances ; derrière, tous les services, les camions rouillés, les trains interminables et derrière encore, ceux qui peuvent travailler, les vieillards, les femmes, les jeunes gens, dans les usines, dans les usines, dans les usines, dans la vie de la nation, la vie même du foyer est tournée vers cette ligne de tranchées. Et puis, par surcroît, après ce désastre économique, la ruine de l'épargne, la plus belle, la ruine de l'effort si longtemps poursuivi pour dégrader les affirmations communes de la conscience universelle. Envoyés à l'étranger par les ondes de la télégraphie sans fil, des notes arrivent devant les neutres, devant l'opinion attentive et, sous des formules analogues, parfois identiques, se révèlent des idées et des projets opposés : Kultur, disent les journaux allemands : civilisation, répondons-nous. Droits des nationalités, dit-on des deux côtés. Mais alors que nous continuons à entendre par la loi des peuples à disposer d'eux-mêmes, voici que s'affirme brutalement encore toute la tradition allemande du XIXe siècle, celle de l'empire, celle de la langue, imposée à des populations de passer dans une collectivité où elles ne veulent pas trouver place. Nous disons : Sécurité pour les peuples, liberté pour eux, de vivre, d'épanouir toutes leurs facultés et tout leur génie. Et l'Allemagne aussi demande la liberté pour elle. Mais chacun peut comprendre à quel point, aujourd'hui, la notion de liberté n'est plus le droit de vivre : c'est le droit de dominer.

La nation au travail

Il fut une heure dans l'histoire de cette guerre, où la besogne pouvait paraître à tous aisée et facile. Je veux parler de cette heure admirable où les Français de toutes classes, émus par le danger qui courait le pays, se sentaient tous cœur à cœur, à l'unisson. La formule qui, aujourd'hui, semble un peu usée, de l'union sacrée, exprimait pour tous la réalité. J'ai parcouru beaucoup de régions françaises. J'ai suivi le travail de reconstitution des usines, l'organisation des fabrications de guerre et je ne me rappelle pas sans émotion l'enthousiasme et des autres, les ouvriers suivant par un mouvement d'effort de création, qu'allait faire le patron, et le patron découvrant ce qui pouvait y avoir de générosité, de cœur et d'intelligence chez ceux qu'il traitait hier de mauvais sujets. Je me souviens d'un grand métallurgiste que je ne citerai pas, et qui me disait : « C'est adroit, ce sont les mêmes qui, y a deux ans, parlaient de bruler mon usine, qui aujourd'hui les plus patriotes, les plus audacieux, les plus généreux, les plus prêts à l'effort commun de défense nationale. » Depuis lors, quelques difficultés se sont produites. Qui donc pourrait s'en étonner ? Qui donc aurait pu penser, malgré les souffrances les plus ardues, que les hommes innés ne retrouveraient pas bientôt leurs préjugés, leurs habitudes de pensée, leurs amitiés ou leurs rancunes ? Est-ce à dire que l'Union Sacrée ait cessé d'être féconde ? Est-ce à dire que les Français aient cessé d'être animés par un égal amour du pays, par une conscience égale de leurs devoirs de citoyens ? Ah ! que non pas. Mais, de même qu'après l'heure

Sur le Front français LA SITUATION

Paris, 21 Janvier. Il règne toujours une assez grande activité tout le long du front.

Au nord de la Somme, notre artillerie a dispersé des troupes ennemies dans la direction de Mont-Saint-Quentin. Plus au Sud, dans la région de Lassigny, les Allemands ont lancé, à la suite de leur bombardement d'hier, une attaque qui a été facilement enrayée, et qui nous a valu des prisonniers.

L'Armée russe et l'Armée française

Echange de télégrammes entre les généraux Belaïeff et Lyautey

Paris, 21 Janvier. Le général Belaïeff, ministre de la Guerre de Russie, a adressé, le 20 janvier 1917, au général Lyautey, ministre de la Guerre, le télégramme suivant : En prenant, par ordre de Sa Majesté, la direction du ministère de la Guerre, je vous prie, Excellence, d'agréer l'expression des sentiments de sincère amitié et d'admiration pour la grande armée française, qui défend toute l'armée russe. Je suis certain que l'heure est proche où les efforts communs des vaillantes armées alliées seront couronnés par une victoire définitive sur notre perfide ennemi.

Très sensible au télégramme que Votre Excellence a bien voulu m'adresser au moment où elle prenait la charge des hautes fonctions que l'empereur lui a confiées, j'ai le plaisir de vous exprimer à mon tour combien je me félicite de collaborer avec vous, plus étroitement que jamais, à la grande œuvre commune. Les sentiments d'admiration et de fraternité qui unissent l'armée française à l'armée russe, sa vaillante sœur de combat, seront des gages de l'efficacité de nos idées. Je demeure, comme vous, convaincu que nous obtiendrons bientôt la victoire décisive de nos armes, grâce à la persistance de nos volontés et à la coordination de nos efforts.

Le général Lyautey a répondu au général Belaïeff dans les termes suivants :

Très sensible au télégramme que Votre Excellence a bien voulu m'adresser au moment où elle prenait la charge des hautes fonctions que l'empereur lui a confiées, j'ai le plaisir de vous exprimer à mon tour combien je me félicite de collaborer avec vous, plus étroitement que jamais, à la grande œuvre commune. Les sentiments d'admiration et de fraternité qui unissent l'armée française à l'armée russe, sa vaillante sœur de combat, seront des gages de l'efficacité de nos idées. Je demeure, comme vous, convaincu que nous obtiendrons bientôt la victoire décisive de nos armes, grâce à la persistance de nos volontés et à la coordination de nos efforts.

LA LIGUE NAVALE FRANÇAISE Une Conférence de M. Bergeon à Lyon

Lyon, 21 Janvier. Sous la présidence de M. Coignet, président de la Chambre de Commerce, assisté de M. Perrin, président de l'Union des Chambres syndicales, a eu lieu, dans la salle des réunions industrielles devant une nombreuse assistance, la conférence qu'au nom de la Ligue Navale française, M. Bergeon, député de nos Bouches-du-Rhône, a faite sur « La Marine marchande et l'effort immédiat ». M. Bergeon a exposé que cette ligne vient de se créer pour appeler l'attention du pays et des Pouvoirs publics sur la nécessité urgente de développer notre flotte de commerce et l'intérêt de ne pas demeurer tributaire du pavillon étranger. A l'heure où toutes les autres nations préparent l'après-guerre en augmentant considérablement le tonnage de leur flotte, la France reste stationnaire. La ligue a pour objet d'amener le gouvernement et le Parlement à résoudre ce problème vital. M. Bergeon, par des chiffres, a montré notre infériorité et le devoir qui incombe à tous de travailler au relèvement de notre marine marchande. A l'issue de la réunion la création d'une section de la ligue navale a été décidée. Le bureau sera prochainement formé.

Les Préentions des Consuls allemands en Espagne

Madrid, 21 Janvier. Un journal de Valence, El Mercantile Valenciano, s'élève contre les prétentions du consul allemand de cette ville qui, insistant la cargaison de fruits d'un vapeur espagnol prêt à partir, a refusé de délivrer le faucon sans-conditions de toutes les caisses dont les marques lui rappelaient une personnalité ou un emblème désagréables n'étaient immédiatement débarrassés. Les consules en question portaient les marques suivantes : roi de Belgique, prince Léopold de Belgique, Jellico, lord Kitchener, les drapeaux des Alliés, etc., etc., et ce qui est plus grave, une des caisses mises à l'index avait comme marque les portraits en groupe du roi Alphonse XIII, du prince des Asturies et de la reine Victoria. Le consul et ses employés ont fait savoir qu'ils intéressés qu'à l'avenir, ils s'opposeraient de la façon la plus absolue à délivrer le sans-conditions à des navires qui embarqueraient des caisses avec des marques aussi désagréables pour les Allemands. Le journal se demande si désormais, pour obtenir la faveur du sans-conditions, il ne suffira pas aux exportateurs de payer au consul allemand le droit de cinquante centimes par tonne qu'il exige, mais encore d'employer comme marque le portrait du kaiser, la photographie des ruines de Louvain ou celles des principaux propagandistes de la culture en Belgique.

Les Arrérages du premier Emprunt de la Défense nationale

Paris, 21 Janvier. Le ministre des Finances nous communique la note suivante : « Un certain nombre de souscripteurs du premier emprunt de la Défense Nationale, n'ayant pu, à la date du 16 novembre dernier, échanger leurs certificats provisoires contre des titres définitifs, le ministre des Finances avait décidé que les arrérages à cette échéance seraient payés au vu des reçus de ces certificats provisoires remis pour échange. « Les souscripteurs ayant en maintenant tout le temps pour procéder à cet échange, le ministre des Finances vient de prescrire aux comptables du Trésor de ne payer à l'avenir les arrérages échus ou à échoir du premier Emprunt de la Défense Nationale que contre remise des coupons au porteur des titres définitifs ou après estampillage des titres nominatifs. »

La Caisse d'Epargne en 1916

On a noté, dans les journaux, les grands événements financiers. On a étudié, auprès des banques, et notamment de la Banque de France, les mutations de notre monnaie, les contributions aux emprunts et à la cueillette de l'or. Nul n'a songé à jeter un regard sur la vie des Caisse d'Epargne. Ce sont pourtant les vraies banques de l'ouvrier, du petit commerçant et de l'employé. A ce titre elles pouvaient permettre de juger dans quelle mesure la petite épargne avait pris part aux charges de la guerre, comment elle en avait subi et supporté les à-coups.

Obliquement autorisé par M. Wulfran Jauffret, président du Conseil d'Administration, nous avons obtenu de M. Gellin, caissier principal, qui s'est admirablement prêté à nos recherches, tous les renseignements qu'il nous paraissait intéressant de fournir à nos lecteurs sur la vie de la Caisse d'Epargne.

Elle se présentait sous trois aspects différents : la vie propre de la Caisse ; sa collaboration à l'effort financier national ; son rôle aux œuvres de guerre.

La Caisse d'Epargne a connu en 1914 la panique financière. Les déposants sont venus en grand nombre retirer leur argent, dans la crainte d'une nouvelle hausse de sa valeur, gardé qui a limité à 50 francs par quinzaine le montant des retraits la entraînée. Comme les six premiers mois de l'année avaient été prospères, il y avait un déficit de 2.127.936 fr. 55. Ce mot de déficit, en l'espèce, ne doit entraîner aucune idée de perte. Il veut dire seulement que le montant des remboursements a dépassé de 2.127.936 fr. 55 les versements. Mais les coffres contiennent encore en fin décembre 1914 71.378.900 fr. 96.

En 1915, le déficit s'est accru, mais la vraie cause fut la contribution à l'emprunt. En fin 1915, il était de 4.333.822 fr. 25. Mais si l'on tient compte que dans le seul mois d'octobre, il a été remboursé 2.781.114 fr. 79 et que ces remboursements ont cessé immédiatement, on trouve que le déficit a été prélevé en compte courant pour l'emprunt 1.552.707 fr. 46.

En 1916, il a été de 7.024.234 fr. 62 et il a été remboursé 10.478.254 fr. 67. Il y a donc un déficit net de 3.546.000 fr. 95. Mais si l'on tient compte que dans le seul mois d'octobre, il a été remboursé 2.781.114 fr. 79 et que ces remboursements ont cessé immédiatement, on trouve que le déficit a été prélevé en compte courant pour l'emprunt 1.552.707 fr. 46.

Le bilan de l'exercice 1916 s'établit ainsi : Il reste du — argent en caisse — aux 247.228 déposants, une somme globale de 67.826.100 fr. 91.

La vie propre de la Caisse depuis le 2 août 1914, se solderait donc par une diminution sensible du capital déposé. Mais si l'on examine la collaboration à l'emprunt on s'aperçoit que le déficit est dû à la Caisse d'Epargne est allé aux emprunts.

L'emprunt national français de 1915 a permis à la Caisse d'Epargne de recueillir en 5.376 souscriptions 7.141.640 francs en 1915, en 8.221 souscriptions, 7.618.800 francs. Ce sont des résultats remarquables et qui sont tout à la louange des administrateurs, de MM. de Lanivière, président, et Guillaumont, caissier principal et des autres agents de la Caisse. La petite épargne dans les Bouches-du-Rhône a fourni 14.760.400 fr. 91 d'emprunt. C'est un nouveau succès que les petites bourses sont celles qui se donnent le plus à la Défense Nationale.

Disons que les mesures nouvelles, appliquées à partir du 1er janvier, permettent d'envisager pour 1917 une année prospère. Dans la première quinzaine de janvier, la Caisse a pu verser plus de 700.000 fr. d'excédent en faveur de l'emprunt. La première quinzaine de janvier 1916 il y avait un excédent de remboursements. Cette vogue tient à l'élévation à 3.000 francs du montant maximum du livret, à la suppression de la clause de sauvegarde, de telle sorte que l'on peut désormais obtenir remboursément sur simple présentation et surtout à l'élevé de 75 à 100 francs le taux de l'intérêt. De plus en plus, l'ouvrier, l'employé, le petit commerçant vont à la Caisse d'Epargne, banque du peuple.

L'Administration s'est intéressée aux œuvres de guerre. Outre qu'elle continue à payer les traitements de ses employés mobilisés, elle a versé une partie des bonis de sa fortune personnelle au profit de la guerre. C'est ainsi qu'en 1915 elle a donné 11.500 francs à diverses œuvres, et, en 1917, elle a déjà donné 3.800 francs.

L'épargne de guerre a trouvé l'utilité incalculable des Caisse d'Epargne. Leur collaboration a été précieuse à l'effort financier national. On a pu juger qu'elle répondait à besoin. Voici les heures de la guerre de ceux qui économisent par un franc, elle mériterait que les Pouvoirs publics l'entourent d'une sollicitude plus grande et attachent plus de prix à sa collaboration.

L'Arrestation d'un Banquier

Le prince Henri de Broglie-Revel impliqué dans l'affaire

Paris, 21 Janvier. A la suite de l'arrestation du directeur du Comptoir des valeurs industrielles, M. le juge d'instruction Pradé-Babel, a été nommé en état d'arrestation le président du Conseil d'Administration, le prince Henri de Broglie-Revel.

Marseille et la Guerre

Mort au Champ d'honneur

Au nombre de nos concitoyens glorieusement morts pour la Patrie, nous avons aujourd'hui à citer le nom de M. Jean Lespy, soldat au 150^e d'infanterie, tué à l'ennemi le 6 septembre 1916, à l'âge de 24 ans.

Grand Conseil de la Mutualité

Les mutualistes se préoccupent de l'après-guerre. Hier, à 3 heures 30, le grand Conseil de la Mutualité de France a tenu une conférence de son secrétaire général, M. Barthélémy. Le conférencier a traité la question de l'admission des mutilés et des malades de la guerre, question délicate, car elle menace, si toutes les conséquences ne sont pas prévues, de mettre la situation financière de la mutualité en mauvaise posture. M. Barthélémy l'a exposée magistralement et le grand Conseil a adopté ses conclusions.

Les Dames du Marché central

Dans leur 182^e souscription, les Dames du Marché central ont recueilli la somme de 100 francs qui a été répartie de la façon suivante : 25 fr. ont été versés à M. le maire, 75 francs ont été convertis en achat de fruits qui ont été distribués dans divers hôpitaux militaires de notre ville.

Cultivons les terres incultes

L'œuvre des Jardins de Famille vient de procéder au lotissement de son sixième groupe ouvrier. Les familles auront un lopin de terre pour cultiver les légumes nécessaires à leur consommation. Grâce au zèle persévérant de M. Joseph Agnier, l'indivisible président fondateur de cette belle œuvre, il y a actuellement à Marseille 120 jardins de famille qui ont produit 15.000 francs de légumes à leurs heureux bénéficiaires. Encouragés par ces beaux résultats, les administrateurs de l'œuvre ont décidé de créer de nouveaux groupes ou les vieux de la guerre auront les premières places. Ils invitent les personnes qui ont dans la commune des terres incultes à les mettre sans tarder à la disposition de l'œuvre. Les offres sont reçues avec reconnaissance au magasin de la Cullière de Lat, le soir, de 6 heures à 7 heures.

